

FELICIA  
KINGSLEY



LE CARNET  
DE LADY  
REBECCA



CHARLESTON

---

FELICIA KINGSLEY

---

## LE CARNET DE LADY REBECCA

Rebecca Sheridan, brillante étudiante en égyptologie, se qualifie elle-même de « vintage ». Passionnée par la période de la Régence – son refuge depuis la perte de ses parents –, elle rêve de devenir conservatrice de musée et trouve son époque fort déplaisante.

Le jour où elle assiste au *Regency Revival*, l'événement incontournable des amateurs du genre, l'inimaginable se produit : elle se retrouve projetée dans le Londres de 1816. Elle n'est plus Rebecca Sheridan mais lady Rebecca, une jeune aristocrate qui se prépare à faire ses débuts dans la haute société. Désormais ses journées sont rythmées par les thés mondains, les bals somptueux et les promenades à Hyde Park au bras de ses nombreux prétendants. Mais alors que Rebecca aspire à rencontrer son Mr Darcy, c'est l'homme le moins recommandable de Londres qui s'intéresse à elle, Reedlan Knox.

Entre complots, scandales et secrets, Rebecca va découvrir un monde plein de surprise et de danger où les apparences sont souvent trompeuses...

Avec *Le Carnet de lady Rebecca*, Felicia Kingsley nous entraîne dans un tourbillon savoureux d'intrigues diaboliques, de secrets et de romance au cœur du Londres de la Régence.

« FELICIA KINGSLEY AMUSE ET CAPTIVE LE LECTEUR  
EN MÉLANGEANT LES GENRES. »

*Corriere della Sera*

Traduit de l'italien par Liliane Guillard

ISBN : 978-2-38529-438-0



9 782385 294380

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère  
Design et illustration : Flamidon  
Ornements : © Adobe Stock



  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LE CARNET  
DE LADY REBECCA

Titre original : *Una ragazza d'altri tempi*

Copyright © Newton Compton editori s.r.l., 2023

Cette édition est publiée en accord avec Malatesta Lit. Ag., Milan, Italie  
en collaboration avec son agent Books And More Agency #BAM, Paris,  
France.

Tous droits réservés.

Traduit de l'italien par Liliane Guillard

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-438-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)  
et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux  
des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisis-  
sons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages  
soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Felicia Kingsley

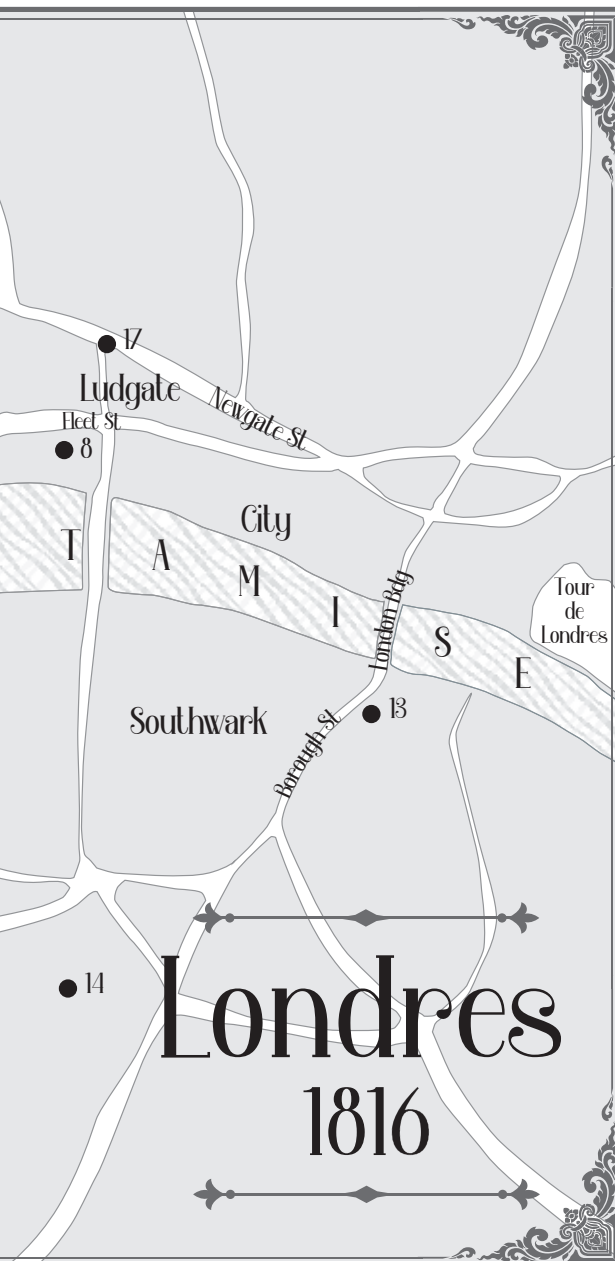
LE CARNET  
DE LADY REBECCA

Roman

*Traduit de l'italien  
par Liliane Guillard*







## Légende

- 1 Maisons de Rebecca et Reed dans Charles Street
- 2 Maison des Duville et maison des Fraser à Hanover Square
- 3 Palais royal de Buckingham House
- 4 Hatchards
- 5 Almack's Assembly Rooms dans King Street
- 6 Argyll Rooms
- 7 Atelier de Mrs Triaud dans Bolton Street
- 8 Siège du *Chronicle*
- 9 Maison des Latimore
- 10 Royal Theatre
- 11 The Green Canister
- 12 King's Theatre
- 13 Pub du Borough Gang
- 14 Hôpital Bedlam
- 15 Maison des Osbourne dans Mount Street
- 16 Maison des Manderley à Berkeley Square
- 17 Prison de Newgate

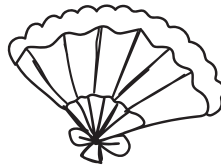


À toi,  
si une fois au moins dans ta vie  
tu as ressenti le besoin de te cacher.  
Suis ta lumière.

Ta vie est un livre,  
fais en sorte qu'il vaille la peine d'être lu.

*I said, "No one has to know what we do"  
His hands are in my hair, his clothes are in my room  
And his voice is a familiar sound  
Nothing lasts forever.  
You'll see me in hindsight  
Tangled up with you all night  
Burning it down  
Someday when you leave me  
I bet these memories  
Follow you around.  
Wildest Dreams, Taylor Swift*





*Mercredi 8 mai*

**U**NE LIVRE POUR CHAQUE FOIS où l'on m'a dit :  
« Tu es vieille à l'intérieur. »  
Je ne suis pas vieille à l'intérieur. Je suis vintage, il y a une différence. Subtile, certes, mais il y en a une.

J'ai toujours eu le sentiment d'être née à la mauvaise époque, et chaque journée de mes ving et une années de vie me le confirme.

Je suis vintage dans la vie, je déteste la précipitation et les mauvaises manières. Les jurons gratuits surtout. S'il y en a un qui m'échappe, c'est que je suis vraiment très contrariée.

Je suis vintage dans le travail, j'aimerais enseigner l'histoire ou être conservatrice de musée.

Je suis vintage en amour, parce que j'aime l'idée qu'on fasse longuement sa cour.

Ce dernier aspect est le principal sujet de préoccupation de May, ma collègue à la bibliothèque de l'UCL, devenue une confidente avec le temps.

Elle m'a même persuadée de télécharger une application de rencontre pour me trouver quelqu'un.

*Moi*, sur une application de rencontre. L'exact opposé d'une cour longue et assidue.

Jusqu'à présent, le seul effet de MatchMe a été de me persuader que, d'un simple baiser, j'ai le super-pouvoir de transformer les princes charmants en cas désespérés.

Il y a eu le type qui a piraté mon compte Amazon ; celui qui s'est remis avec son ex après être devenu amnésique ; celui qui a failli nous faire arrêter parce qu'il est venu me chercher dans une voiture volée... Et hier soir, un nouvel entrant au catalogue : celui qui a débarqué avec sa femme en me proposant un plan à trois.

— J'abandonne, dis-je à May en désinstallant l'application.

— Allez, donne-toi une autre chance ! Le cinquième, insiste-t-elle. Le cinquième sera le bon.

La différence entre nous deux, c'est que May ne sait pas être seule, alors que moi, ça me convient parfaitement, chose qu'elle ne peut tout simplement pas imaginer.

— Quatre malades, c'est suffisant. J'étudie l'égyptologie, pas le travail social.

— Tu fais la difficile, aussi. Tu n'es pas obligée de les épouser, rétorque-t-elle d'un ton exaspéré.

— Je ne suis pas difficile. Je suis sélective.

— Si tu ne restreins pas un peu tes critères de sélection, tu vas mourir vierge. Tu as déjà dépassé la date limite.

— La date limite ? Je ne suis pas un yaourt, je n'ai pas une date de péremption inscrite sur le front.

— Toi non, mais les préservatifs que je t'ai donnés, oui. Une bonne entente sexuelle est fondamentale pour la sérénité du couple et l'exploration en est la clé ! Tu étudies l'égyptologie, tu devrais aimer *explorer*.

J'ignore sa réponse, et m'applique à empiler les livres retournés sur le chariot pour les ranger à leur place.

— Qu'est-ce qu'un bouquin de la bibliothèque de Pharmacie vient faire chez nous nous ?

— Je le rapporte en Pharmacie, et tu retélécharges MatchMe, dit-elle en attrapant le manuel de chimie inorganique.

May et moi fréquentons toutes deux la London College University et sommes collègues à la Main Library depuis trois ans, quand j'ai quitté Marden, un village de trois mille sept cents habitants du Kent, pour m'installer dans la capitale. Elle est pour moi ce qui se rapproche le plus d'une amie.

May étudie la psychologie et veut devenir thérapeute de couples (idéalement de stars). Elle vit littéralement pour former des couples. Au cours des trois dernières années, je l'ai vue mettre ensemble deux employés de la cafétéria, un nombre indéterminé d'étudiants, et même deux professeurs. C'est la Emma Woodhouse de Jane Austen avec des cheveux bleus.

Depuis que je lui ai confié être vierge, je suis la nouvelle mission à laquelle elle se consacre avec passion.

Ou un cas d'étude. J'ai peur qu'elle veuille m'inclure dans sa thèse.

— Euh, Rebecca, glisse-t-elle en se retournant vers moi. Je suis prise dimanche, tu pourrais me remplacer pour l'après-midi ?

— Mais... j'ai fait trois dimanches d'affilée. Et je travaille déjà samedi.

J'aimerais tellement avoir la liberté de dire non, mais la vie à Londres est difficile et, contrairement à May, personne ne m'aide pour payer le loyer. Et encore, j'ai une bourse !

— S'il te plaît, gémit-elle en battant des cils. J'ai un *match*.

— J'avais des projets.

— Récolter des vieilleries sur les marchés aux puces n'est pas « avoir des projets ».

— Ce sont des antiquités, May. Pas des vieilleries.

Je suis une habituée des stands de Portobello et de Camden, que j'adore fouiller de fond en comble à la recherche d'éventails, de cachets de cire et de tasses à la gloire de la famille royale. Quand j'ai de la chance, je déniche aussi des rubans, de la dentelle et des perles pour fabriquer des bijoux style Régence que je vends après sur Etsy.

J'aime le passé. Le passé est un lieu sûr et prévisible, parfait pour moi qui déteste les surprises et les imprévus.

— On échange et je fais ton samedi, propose May. Comme ça, tu pourras aller à ton truc costumé.

— Le *Regency Revival* !

La Regency Society organise cet événement où les passionnés de la Régence peuvent se réunir et passer un après-midi à suivre les règles sociales du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Le tout en tenue d'époque, bien évidemment. Cette année, cela se tiendra chez Hatchard, la plus ancienne librairie de Londres, ouverte en 1797, qui accueillera en même temps la présentation du nouveau roman de Patricia O'Neal, la reine de la *regency romance*.

— Il s'agit d'une reconstitution.

— Ça veut dire oui ?

Compte tenu de mon planning à la bibliothèque, j'avais déjà renoncé à l'idée d'aller au *Regency Revival*, la mort dans l'âme. Les romans sur la Régence ont été mon refuge après la mort de mes parents. Avec ses règles et son étiquette à suivre à la lettre, cet univers est devenu comme un filet de sécurité à un moment où toutes mes certitudes s'effondraient.

C'est ma voisine, Gwenda Fanning, une excentrique professeure de physique théorique à la retraite, qui m'y a initiée. Elle vit seule et a commencé par m'inviter à passer chez elle pour papoter après dîner, puis elle m'a prêté des romans de Georgette Heyer, Mary Balogh, Julia Quinn et Patricia O'Neal, évidemment.

J'ai hâte de lui annoncer que je vais pouvoir venir à la reconstitution.

Gwenda m'aide également à rédiger ma thèse : *L'égyptomanie à l'époque de la Régence : comment les campagnes de Napoléon ont ravivé la passion pour l'Égypte ancienne.*

— Ça veut dire un *grand* oui !

— Peut-être trouveras-tu un Mr Darcy à qui offrir la fleur de ta pureté, plaisante May, ravie d'avoir obtenu son dimanche.

Je termine ce que j'ai à faire en un temps record, pressée de rentrer à la maison chercher une tenue pour la reconstitution.

— On se voit demain, lui dis-je en me dépêchant de partir.

D'habitude j'aime rester plus longtemps, le soir, à la bibliothèque. Les astreintes jusqu'à minuit sont mes préférées : c'est un moment magique où tout semble cristallisé dans le temps et le silence, sans l'agitation des visiteurs de l'après-midi et le va-et-vient entre les cours.

Les vieux bâtiments et les livres apprécient le calme, et moi aussi.

— Hé ! Rebecca. Tu as oublié ton journal ! s'écrie May en me rattrapant sur les marches.

— Merci ! J'en mourrais si je le perdais, dis-je dans un soupir en le serrant contre mon cœur.

— Mais non ! Tu en rachèterais un. Peut-être même plus joli.

Et elle fait demi-tour pour retourner à l'intérieur de la Main Library.

Je n'ai rien à objecter au fait qu'il ne soit pas beau : je l'ai choisi aussi anonyme que possible pour que personne n'ait envie de le feuilleter. Certes, je pourrais racheter un journal, mais pas ce qu'il contient : sur ces pages, j'ai écrit ma vie, pas la vraie, mais celle que je voudrais.

Il y a bien Rebecca Sheridan, âgée de vingt et un ans et vivant à Londres, sauf que nous sommes en 1816 et que je suis une lady.

Je me suis accordé quelques libertés, en me donnant le petit coup de pouce de la chance que je n'ai pas dans la réalité.

Même en tant que lady Rebecca, je suis orpheline, mais pas seule au monde et plusieurs personnes veillent sur moi : mon cousin Archie qui a hérité du titre de marquis de mon défunt père, ma chère tante Calpurnia et son second mari – le bougon oncle Algernon –, ma fidèle femme de chambre Lucy et ma voisine et meilleure amie, Emily.

N'ayant même pas d'amie qui comprenne mes étranges hobbys, j'ai décidé d'en inventer une. Emily m'aime, Emily me comprend.

C'est un journal épistolaire composé des lettres que nous nous envoyons, où nous partageons notre passion pour l'Égypte, les livres et l'écriture.

Nous avons aussi échangé un bracelet d'amitié, semblable à ceux que je fabrique. Le mien, constitué d'un ruban de soie turquoise et d'une perle en forme de larme, me sert de marque-page.

Emily a déjà fait ses débuts et s'est mariée avec un excellent parti. Dans ses lettres, elle me raconte la vie mondaine de la haute société.

Nous avons même une insupportable « ennemie » commune, lady Ausonia Osbourne, une véritable com-mère qui n'aime rien tant que les ragots.

Lady Rebecca habite dans l'élégant quartier de Mayfair, sur Charles Street, dans l'une de ces grandes maisons blanches à colonnes qui abritent aujourd'hui des dizaines d'appartements de luxe vendus quinze millions de livres pièce.

Rien à voir avec le placard de Bethnal Green que l'annonce sur Gumtree me présentait comme un studio. Mais, en définitive, le moi d'aujourd'hui n'a pas de grands besoins. Pas de réceptions ni d'invitations pour le thé.

Dans mon journal, j'ai également dessiné les portraits de tous mes amis et parents, comme s'il s'agissait d'un album de famille, et j'ai inventé des histoires mystérieuses que lady Rebecca publie secrètement dans le *London Chronicle* pour se garantir une liberté financière.

Je n'ai pas d'ambition éditoriale, la vie de lady Rebecca n'a pas de véritable trame, ce sont juste des petits bouts d'existence que je me raconte et qui me plaisent davantage que la réalité.

Cela peut paraître étrange à certains mais, après tout, c'est un *guilty pleasure* qui ne fait de mal à personne.

Le journal constitue mon univers privé, le perdre n'est pas une option.

En rentrant chez moi, je frappe à la porte de Gwenda pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Elle nous met à réchauffer une soupe, requinquée par ma venue au *Regency Revival*.

Elle est veuve depuis des années, n'a ni enfants ni parents. Nos solitudes se tiennent mutuellement compagnie.

Une notification de nouvel e-mail s'affiche sur mon téléphone portable, que j'ouvre immédiatement.

— Fils d'Anubis, dis-je dans un murmure.

— Qu'est-ce qui te tracasse, ma chérie ? demande Gwenda en mettant la table avec un joli service reine Charlotte.

— La réponse du professeur Sully à propos de ma thèse. Je lui ai envoyé les premiers chapitres et, je cite : « Votre travail est certes complet, mais il manque d'originalité et de courage. »

— Je ne suis pas surprise, observe-t-elle à mon grand étonnement.

— Comment cela ?

— Eh bien, tu aurais tellement d'inspirations intéressantes si seulement tu étais prête à bouger pour approfondir certains sujets.

— Bouger, dis-je d'un air renfrogné.

— Voyager, précise Gwenda. Tu aurais pu aller à cette convention à Berlin, ou à Turin...

J'ouvre la bouche pour objecter mais elle me devance :

— Si tu t'apprêtes à répondre que voyager coûte de l'argent, n'essaye même pas ! Je t'avais trouvé un vol pour Le Caire à quarante-neuf livres quatre-vingt-dix ! Aller-retour !

— Je ne prends pas l'avion. Je n'aime pas les avions.

— Tu vas devenir égyptologue, Rebecca. Comment espères-tu y arriver sans jamais avoir mis les pieds en Égypte ?

— J'irai... un jour.

— Comment ? En te téléportant ?

— Je pourrais prendre le train. Je vais d'abord jusqu'à Douvres, puis je traverse la Manche par le tunnel, je reprends le train à Calais, je traverse l'Europe et, arrivée à Istanbul, le tour est joué : Syrie, Libye, Jordanie...

— Mais voilà Jules Verne ! Le tour du monde en quatre-vingts jours ! s'exclame-t-elle.

— J'ai calculé l'itinéraire. D'après Google Maps, il faut soixante-deux heures.

— Pour leurs recherches sur le terrain, tous tes collègues sont allés en Grèce, en Italie, au Soudan... Où es-tu allée, toi ? Au pays de Galles.

— Le pays de Galles est très intéressant.

— C'est vrai qu'il y a beaucoup d'anciens Égyptiens au pays de Galles. Ton père était archéologue, ta mère restaurait des tableaux. Tes parents voyageaient, pourquoi détestes-tu cela ?

Peut-être parce que, s'ils n'avaient pas tant aimé voyager, ils seraient encore en vie aujourd'hui. Je réponds simplement :

— C'est dangereux.

— Tu ne conduis pas.

— Ce n'est pas vrai. J'ai conduit une fois.

— Pas sur l'autoroute, me reprend-elle en versant la soupe dans les assiettes.

— Où veux-tu en venir, Gwenda ?

— Tu as vingt et un ans et tu laisses tes peurs te priver de la vie qui s'ouvre devant toi : Tu emportes toujours cette trousse d'urgence remplie de médicaments que

tu n'utiliseras jamais... Tu as encore cet aérosol contre l'asthme ? Depuis combien de temps n'as-tu pas eu de crise ?

Au moins un an.

— On ne sait jamais.

— Tu ne voyages pas, tu n'as pas de petit ami... Même dans ton journal, tu es une observatrice qui raconte la vie des autres, me rabroue-t-elle avec une dureté que je ne lui ai jamais entendue. Tu n'as pas d'amis.

— Tu es mon amie.

— Je veux dire une personne de ton âge avec qui partager des expériences. Avec qui faire des erreurs, avec qui grandir.

— Il y a May.

— May est une collègue. Une collègue dont tu es proche, mais seulement une collègue. En dehors de la bibliothèque, vous ne vous voyez jamais.

— Nous avons des vies sociales différentes.

— Au moins elle en a une, soupire Gwenda, abandonnant le sarcasme. Depuis que je te connais, tu n'as jamais touché à ta coupe, reprend-elle avec un sourire en me tirant une mèche de cheveux brun cuivré.

J'ai rencontré Gwenda quand je suis arrivée à Londres, quatre mois après la mort de mes parents.

— Je les aime longs.

— Ils t'iraient bien courts, tu sais.

J'ai déjà saisi le but de son discours, aussi je préfère revenir à mon sujet :

— Que dois-je faire pour ma thèse ?

— C'est simple : tu la mets à la corbeille, tu trouves un thème plus intéressant et tu la réécis.

— Splendide ! Le professeur, roulement de tambour, veut relire les premiers chapitres jeudi prochain ! Pas de reconstitution pour moi.

— Il n'en est pas question, s'exclame-t-elle en me prenant le téléphone des mains. Au contraire, nous allons nous mettre de ce pas à la recherche d'une belle tenue pour toi. Tu viendras à la reconstitution, même si je dois te porter, affirme Gwenda avec détermination.

\*

*Samedi 11 mai*

Le rendez-vous chez Hatchard est fixé à 16 heures, Gwenda y est déjà depuis ce matin, avec les organisateurs de la Regency Society.

Le magasin entier – l'ensemble des cinq étages – a été réservé pour l'occasion et se trouve maintenant envahi de demoiselles arborant robes pastel, bonnets de dentelle et éventails.

Tout en cherchant Gwenda des yeux, j'achète un exemplaire des *Journaux secrets des sœurs Berrington* à me faire dédicacer plus tard, puis je me dirige vers le buffet.

L'eau me monte à la bouche devant les montagnes de cupcakes, les plateaux de macarons, les pyramides de choux à la crème, et je remplis deux petites assiettes.

Soit, ce n'est pas très élégant, mais ces assiettes sont *vraiment* petites. Et j'ai *vraiment* faim.

— La deuxième est pour une amie, dis-je pour me justifier au serveur qui me lance un regard de travers.

Et ce pourrait être vrai. Si seulement je parvenais à trouver Gwenda.

On dirait que les membres de la Regency Society se connaissent tous déjà – cela dit, je n'ai adhéré qu'en février dernier. La RS accepte cent membres par an pour toute l'Angleterre et seulement à l'issue d'un rigoureux

test de connaissances sur la Régence. J'ai même dû apprendre à danser les quadrilles et les reels avec des tutoriels sur YouTube.

— Ah, te voilà ! s'exclame Gwenda dans mon dos.

En sursautant, j'ai fait tomber les macarons, qui roulent maintenant joyeusement sur le sol.

— Bon sang ! Tu m'as fait une peur bleue ! Oh, ta robe est magnifique.

On voit au premier coup d'œil qu'elle est en soie véritable et faite sur mesure, peut-être par une couturière. Autre chose que la mienne, louée pour vingt-neuf livres quatre-vingt-dix, cent pour cent polyester, et dont l'étiquette arbore l'inquiétant avertissement « Inflammable – Tenir à l'écart de toute source de chaleur ». Et, si elles s'ouvraient, les stratégies épingles à nourrice qui m'ont permis de l'ajuster pourraient bien m'embrocher.

— Suis-moi, nous sommes déjà en retard, me lance-t-elle.

— En retard pour quoi ? Patricia O'Neal n'est pas encore là.

Sans un mot, elle me traîne par le bras, esquivant les dames et leurs cavaliers.

— Où allons-nous ? je lui demande alors qu'elle ouvre la porte de la réserve.

Diantre, elle serre fort pour quelqu'un d'aussi menu.

— Il n'y a pas de temps à perdre, réplique-t-elle sans répondre à ma question.

— Je ne pense pas que cet endroit soit ouvert au public, dis-je pour la dissuader alors qu'elle me conduit dans une pièce remplie jusqu'au plafond de cartons de livres.

Elle me lâche enfin, se retourne et me lance un regard décidé.

— Dépêche-toi et ne fais pas d'histoires.

Puis elle pousse une autre porte marquée « Entrée interdite ».

— Et cette pièce-ci n'est *certainement pas* ouverte au public. Nous allons avoir des ennuis si on nous trouve ici.

Je suis une très bonne cliente de Hatchard, il ne manquerait plus que je m'en fasse bannir.

Silence.

Elle a bien choisi son jour pour dérailler.

— C'est bon, dis-je. On y retourne, Gwenda.

Je regarde autour de moi avec circonspection, puis je pénètre à mon tour dans ce qui semble être un local technique.

Une seconde porte est entrouverte face à moi.

— Mais où est-elle passée ? je grommelle en me glissant dans une seconde pièce, beaucoup plus sombre et étroite. Gwenda, je t'en supplie, ne nous faisons pas expulser de la Regency Society alors que je viens à peine d'y être admise.

Je marche à l'aveugle, suivant le bruit de ses pas, avec le livre de Patricia O'Neal toujours serré contre ma poitrine, mon sac à la Mary Poppins au poignet et l'assiette survivante à la main.

Un voile fin chatouille mon visage : une toile d'araignée.

— De mieux en mieux, dis-je dans un murmure.

Les parois rétrécissent à mesure que j'avance jusqu'à atteindre une autre porte, toute petite, d'au moins deux pieds plus basse que moi, d'où filtre une lueur.

J'actionne la poignée et une chose étrange se produit. Je me sens aspirée et éblouie en même temps, comme si un projecteur était braqué sur mon visage, m'empêchant de voir où j'allais et...

\*

Je me retrouve entre deux bras solides, le visage appuyé contre un torse large, tout ce que mes sens perçoivent est étouffé, à l'exception d'un capiteux arôme de menthe et de réglisse.

— Je...

Je m'éloigne de la personne sur laquelle j'ai atterri, mais un vertige tourbillonnant me fait perdre l'équilibre, puis mes jambes se dérobent.

Je ne vais pas bien du tout.

Je m'écroule au sol, étendue sur le dos.

— Qu'est-ce que... ?

En un instant, une forêt de visages se dresse autour de moi.

— Mademoiselle, vous allez bien ? demande une femme que je ne connais pas, mais une chose est sûre à en juger par sa tenue : elle aussi doit appartenir à la Regency Society.

Je suis de retour dans la librairie, entourée par les participants de la reconstitution qui me regardent, intrigués. J'ignore quel tour m'a joué Gwenda, ni pourquoi, mais me voilà de nouveau chez Hatchard, sauf que ma robe est couverte de poussière, que ma coiffure – obtenue au prix de deux heures de travail et d'une crampe au bras – est totalement défaite, et qu'en m'écrasant contre l'inconnu j'ai étalé un cupcake et sa crème sur mon décolleté. Génial, ça va me coûter un supplément de nettoyage – si tant est que cela parte, autrement je devrai carrément dire adieu à ma caution.

Dans cet état, je ne sais même pas si on va me laisser rester. J'essuie la crème de la robe du doigt et le porte à ma bouche... Dommage, c'était délicieux.

— Elle s'est évanouie ? s'enquiert une voix que je ne reconnais pas.

— Vous avez eu des vertiges ? demande une autre.

— Peut-être que la femme de chambre a trop serré son corset.

— Quel corset ? dis-je dans un cri. Déjà que j'ai réussi à dégoter une robe... Aïe ! (Je sens un picotement sur le côté.) Je savais qu'une des épingles finirait par s'ouvrir.

Les voix autour de moi s'unissent en un murmure.

— Elle ne porte pas de corset ?

— Quelle honte.

— Les débutantes ne sont plus ce qu'elles étaient...

Évidemment, ces gens de la Regency Society sont de vrais puristes ! Mais qui va aller regarder sous les costumes ?

— Quelles sont ces chaussures bizarres que vous portez ? Ce ne sont pas des souliers pour l'après-midi, fait remarquer une autre femme, la cinquantaine, en chaussant des lunettes rondes à la monture dorée sur le bout de son nez.

J'ai mes Converse roses aux pieds : avec cette robe longue, je pensais que personne ne les remarquerait.

Un homme s'avance en me tendant sa main gantée. Je ne peux voir son visage : la pièce est dans la pénombre, il est à contre-jour et j'ai encore du mal à rassembler mes esprits. Je devine qu'il est très grand, car il domine l'assemblée.

— Permettez-moi de vous aider.

Déconcertée, je me rassois seule et me relève aussitôt. Sans doute trop vite : la pièce oscille tellement que je dois m'appuyer contre une étagère de livres.

Maintenant je sais ce que ressent le linge après un cycle d'essorage. Et pourquoi il y a tant de chaussettes perdues.

— Waouh, ça secoue, dis-je dans un souffle en me remettant d'aplomb.

Je ne sais pas dans quelle partie de la librairie nous nous trouvons, mais je n'ai jamais vu cette salle de Hatchard. Tous les meubles semblent dater de deux siècles... même les volumes reliés en cuir rangés sur les étagères me donnent l'impression d'être anciens.

— En tout cas, bravo pour cette fidèle reconstitution : on dirait vraiment une librairie du début du XIX<sup>e</sup>, dis-je. Qui s'est occupé de l'aménagement ?

Des phrases comme « Qu'est-ce qu'elle dit ? » et « Elle divague » émergent du murmure général.

Je comprends, il faut vraiment jouer le jeu jusqu'au bout, comme si nous n'étions pas conscients de participer à une reconstitution, mais bel et bien en pleine Régence.

— Lady Rebecca, voici les livres que vous avez commandés le mois dernier, m'annonce une voix familière.

Je me tourne vers le comptoir et je l'aperçois.

— Gwenda ! Mais pourquoi ne t'es-tu pas arrêtée quand je t'ai appelée tout à l'heure ?

— Tout à l'heure ? (Elle me regarde avec confusion.) Quand ?

— Tout à l'heure ! Quand je t'ai poursuivie dans la réserve et que nous avons franchi cette... porte.

Pensant indiquer le mur où se trouvait le passage, je réalise que ma main est pointée vers une étagère.

— Quelle porte, lady Rebecca ? demande Gwenda.

Je ne sais plus laquelle de nous deux perd la raison.

— Elle était là, je répète en me plaçant devant les étagères. Juste devant moi.

— Lady Rebecca, il y a toujours eu une bibliothèque à cet endroit, poursuit-elle avec un sourire tranquille. Vous étiez dans l'escalier en train de consulter les volumes de l'étagère supérieure lorsque je suis allée chercher votre commande à l'arrière. Tenez, vous pouvez jeter

un coup d'œil pour voir si ce sont bien ceux que vous avez demandés.

Ahurie, je fais ce qu'elle me dit. *Le Corsaire, Les Mystères d'Udolphe* et *Le Château d'Otrante*. Les romans gothiques préférés de lady Rebecca.

Une femme ramasse par terre mon exemplaire des *Journaux secrets des sœurs Berrington* et le contemple d'un air perplexe.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est la raison de notre présence ici, réponds-je en la regardant d'un air encore plus perplexe. L'autrice devrait arriver d'un moment à l'autre.

— Cette Patricia O'Neal est célèbre ?

— Et voici *Emma*, les trois volumes, interrompt Gwenda d'une voix perçante en posant sur le comptoir mon œuvre préférée de Jane Austen.

Ce sont réellement de superbes imitations : les exemplaires ont l'air tout droit sortis d'un atelier de reliure du XIX<sup>e</sup> siècle. Même l'odeur du cuir semble authentique.

Vraiment, ces gens de la Regency Society ne lésinent pas sur les moyens !

— C'est bien ce que vous vouliez ? s'enquiert Gwenda en me les prenant des mains. J'espère que vous êtes venue en calèche pour que votre cocher puisse s'en occuper.

Calèche ? Cocher ? Mais bien sûr ! Il devait y avoir un texte prévu avec la reconstitution. Parfait, j'en suis.

— Bien évidemment, dis-je en hochant la tête comme si c'était tout à fait logique. Il les récupérera plus tard.

— Cela fera cinq guinées, lady Rebecca, m'informe-t-on à la caisse.